

Expéditeur
Frédéric Ducrocq
4250 (E) route d'Albertville
74320 SEVRIER

ISSN 2100-2584
5,00 € le numéro

Sommaire N°50 – Juillet 2021

Réflexions.....page 2

Elise Virecoulon : *Le temps de ce qui nous réunit... Ce que nous avons à dire et à faire connaître.*

Brian Thorne : *Vivre « sur la ligne de crête » : extrait de « Vivre aux Frontières. »*

Recension.....page 5

Jean-Marc Priels : *De ego-centré à éco-centré : une investigation de l'association entre authenticité et sensibilité écologique.*

Pratique réflexive.....page 6

Cécile Yvain-Nury : *Pour une vision du sexuel riche en humanité. Accompagner des étudiants et thérapeutes dans l'ACP sur le thème des sexualités.*

Témoignage.....page 9

Jean-Charles Terrien : *Écoute avec le cœur. Quand les mots ne sont plus là.*

Créativité.....page 11

Mika Pagnat : *De l'image aux mots.*

Interview.....page 12

Interview avec Laurent Roussel par Elisabeth Chasles et Florence de Peretti : *Rencontre avec un homme, Laurent Roussel. Découverte d'une pratique : la médiation.*

Edito

Voici votre 50^e numéro du *Trait d'Union* ! L'équipe poursuit son rodage, et grâce aux contributeurs et aux énergies de l'équipe, nous sommes heureux de pouvoir vous offrir ce numéro riche en diversité avant les grandes vacances :

- Elise Virecoulon réagit à l'appel de Xavier Haudiquet, dans notre dernier numéro, pour fonder un socle commun inclusif des différences en ACP. D'une voix très personnelle, elle met en avant ce que l'ACP peut offrir et ce qui nous réunit dans l'ACP.
- Brian Thorne place la relation au cœur de notre pratique, pour lui c'est elle qui portera ou éteindra l'espoir.
- Jean-Marc Priels nous présente le résumé d'une étude validant l'hypothèse de Rogers selon laquelle des individus plus congruents seront environnementalement plus conscients et plus concernés.
- Cécile Yvain-Nury nous décrit avec passion sa pratique de groupes de formation et de séminaires autour d'une « vision du sexuel ». Au-delà du cadre intime de la supervision individuelle, le travail en petit groupes, où la sécurité psychique est centrale, favorise la possibilité du partage d'expérience et de réflexion, et aussi de « parler sexe ».
- Jean-Charles Terrien nous invite dans un EHPAD pour nous faire vivre avec lui son écoute avec le cœur dans des situations qui nécessitent la capacité de lâcher ses certitudes.
- Sur la page de créativité, Mika Pagnat nous permet d'assister à la création poétique à l'œuvre, et sa photo nous invite à prendre un temps de « liberté expérientielle ».
- Elisabeth Chasles et Florence de Peretti ont rencontré Laurent Roussel, un soutien de l'AFP-ACP depuis sa fondation. Laurent évoque comme un tout : son parcours, son expérience de l'ACP et sa pratique de la médiation familiale.

Bonnes lectures et bonnes vacances, que nous vous souhaitons nourrissantes et ressourçantes. Peut-être aussi bonne création de textes ou autres expressions...

L'Équipe

« Entre les « reliances » et les « médiations », le « Trait d'Union » convient donc tout particulièrement pour symboliser la solidarité de tous ceux qui se reconnaissent dans la volonté d'une approche centrée sur la personne, en respect réciproque les uns des autres, en complémentarité solidaire, en simplicité consentie. »

André de Peretti



**Elise
Virecoulon**

Le temps de ce qui nous réunit...

Ce que nous avons à dire et à faire connaître

Je prends la plume en écho à l'article de Xavier Haudiquet¹ publié dans le dernier *Trait d'Union*.

D'abord pour te remercier, Xavier, d'avoir mis en mots mon sentiment personnel qu'aujourd'hui l'Approche Centrée sur la Personne est reconnue et a quelque chose à dire dans le champ de la psychothérapie. Je suis toujours frappée de constater qu'à chaque fois que je lis ou écoute un psychothérapeute expérimenté à la radio, en conférence, quelle que soit son école de pensée et de pratique, il tente de transmettre ce qui est central dans la psychothérapie : la relation. De Serge Tisseron² à Boris Cyrulnik³ en passant par Philippe Jeammet⁴ ou Giorgio Nardone⁵, tous évoquent la relation ou le rapport entre le psychothérapeute et son client comme un élément essentiel du changement. En les écoutant, nous percevons que cette vision est véritablement le fruit d'une grande expérience de l'entretien psychothérapeutique, de la recherche permanente qu'ils ont menée avec leurs clients. Leur savoir est empirique et il n'est pas toujours facile pour nous de percevoir ce qui, dans la relation, a été si déterminant et de comprendre ce qu'ils souhaitent nous transmettre en insistant sur ce point.

Ainsi j'ai le sentiment que tous s'accordent à reconnaître désormais l'existence de la relation, l'importance de la conscience du psychothérapeute à cet endroit-là, et sa capacité à mobiliser cette relation au service de son client. Il me semble que dans ce nouveau contexte, effectivement les psychothérapeutes dans l'Approche Centrée sur la Personne ont quelque chose à dire qui permette de mieux saisir le travail qui peut être fait dans la relation. Nous pouvons mettre des mots sur ce qu'est la relation, ce qu'elle peut offrir de conditions favorables à la guérison et au changement. Oui il est sans doute pertinent aujourd'hui d'être

plus visibles et nous pourrions sans doute être moins moqués que ne l'a été Rogers en son temps en France, par les psychanalystes, lors du séminaire de Dourdan de 1966. L'époque est différente. L'Approche Centrée sur la Personne a connu une véritable reconnaissance dans le monde psychosocial et certains psychanalystes se sont aussi emparés de la question de l'empathie ainsi que les cognitivistes avec la découverte des neurones miroirs.

J'ai trouvé aussi très intéressant de lire la proposition d'identification de classification faite par Xavier, et très courageux de sa part. Courageux, dans la mesure où spontanément chacun cherche à se positionner dans une catégorie, ou plusieurs, ou pas, et la critique se fait sur le choix de ces catégories. Et en cela je trouve que cette proposition nourrit notre réflexion. En tant que praticienne de l'Approche Centrée sur la Personne je ressens l'envie et l'appétit de découvrir les différents courants de l'ACP et leurs apports en matière de recherche et de pratique, qu'ils soient attentifs et experts à la non-directivité, aux conditions suffisantes, à l'empathie ou à la congruence, ou encore à l'aspect expérientiel ou à la question du contact, ou de l'art, ou de la présence et des aspects spirituels.⁶ Finalement je me sens en permanence en recherche en tant que psychothérapeute, et le cadre de référence de l'ACP et la démarche même de Rogers nous invitent, il me semble, à cette recherche tout au long de notre vie de thérapeute. Je n'ai pas envie de m'inscrire dans un courant mais plutôt de considérer que j'ai eu l'occasion d'en explorer certains au gré de mes rencontres, de ma sensibilité et surtout de là où mes clients m'ont amenée à chercher et qu'il m'en reste beaucoup à explorer.

1. Xavier Haudiquet (2021) « Reconnaître et assumer nos différences, Essai de classification des sensibilités au sein de la mouvance rogerienne. » *Trait d'Union* N°49, p.13.
2. Serge Tisseron est psychiatre et a notamment réfléchi et écrit sur la place de l'empathie dans la psychanalyse.
3. Boris Cyrulnik, neuropsychiatre, éthologue et psychanalyste, a vulgarisé le concept de résilience et les théories de l'attachement de Bowlby, et valorise la relation comme outil de guérison.
4. Philippe Jeammet, pédopsychiatre et psychanalyste, spécialiste de l'adolescence, a notamment écrit sur l'anorexie et l'importance de la relation entre adolescent et adulte.
5. Giorgio Nardone, psychothérapeute en thérapie brève systémique et stratégique dont la pratique souvent filmée permet de voir toute l'attention portée à la relation.
6. Voir la classification proposée par Xavier Haudiquet dans le précédent numéro, référence déjà citée.

En découvrant le tableau proposé par Xavier, j'ai aussi ressenti un certain malaise, en faisant un raccourci spontané, et je le reconnais abusif, entre classification et catégories. Je crois que c'est une des choses qui m'ont marquée dans l'ACP : sortir des catégories pour entrer dans l'inconnu de l'expérience. C'est bien ainsi que Rogers a construit sa théorie, en enregistrant les entretiens et en les analysant, c'est-à-dire en sortant des cadres de référence imposés par les thérapeutes pour se laisser surprendre par l'entretien et la recherche et, ce faisant, en offrant une liberté pleine et entière au client. C'est sans doute une des choses que nous avons à transmettre en tant que praticiens de l'ACP : ne pas imposer un système à nos clients, et plutôt faire confiance en leurs ressources. Et puis le concept de congruence du thérapeute, posé comme une des conditions nécessaires et suffisantes par Rogers, implique que nous soyons tous des thérapeutes différents, comme une évidence, bien au-delà de toute classification dans laquelle nous pourrions nous reconnaître plus ou moins ; ou nous enfermer plus ou moins.

Alors plutôt que de parler de nos différences, je me dis que nous pourrions parler de ce qui nous réunit, et pas seulement en termes de philosophie mais aussi en termes de pratique de la psychothérapie. Pour faire valoir l'ACP, nous pourrions ainsi réfléchir ensemble à ce qui nous réunit et le faire connaître. Pouvons-nous tous nous reconnaître dans les fondements suivants : la construction de la personne, la théorie de la psychothérapie centrée sur la personne, les conditions de la relation thérapeutique, le processus thérapeutique, la nécessité d'une formation expérientielle pour les thérapeutes, le développement de la personnalité et la place de l'ACP dans les relations interpersonnelles, la tendance actualisante... pour ne reprendre que des apports de la théorie décrite par Rogers ?

Et peut-être aussi le travail de Garry Prouty, Dion Van Werde et Marlis Pörtner en matière de pré-thérapie⁷ et de ce qu'il apporte sur la place du corps dans le travail psychothérapeutique. Ou encore le travail de Margaret Warner⁸ sur les processus thérapeutiques, et les processus précaires, ou encore les défenses et l'actualisation, ou encore le travail de Dave Mearns et Brian Thorne⁹ sur les configurations et le self. Ainsi peut-être pourrions-nous nous pencher sur ce qui peut donner de la valeur à notre approche, la faire mieux comprendre et la diffuser avec clarté et ouverture avec nos différences assumées qui ne font que nous réunir un peu plus dans cette approche qui se veut « non-normalisante ». En cette période si clivante et « dissociante », notre capacité à assumer nos différences tout en faisant connaître ce qui nous réunit me semble être un beau challenge à notre communauté ! Merci encore Xavier d'avoir nourri cette réflexion et de m'avoir invitée à y contribuer ;).

Elise Virecoulon

7. Garry Prouty, Dion Van Werde, Marlis Pörtner (2017) *La pré-thérapie, le travail de contact dans l'Approche centrée sur la personne*. Edition Chronique Sociale.
8. Margaret Warner, « Vers une théorie globale centrée sur la personne du bien-être et de la psychopathologie » in *ACP Pratique et Recherche*, 2007/1 (N°5) et « Empathie et guérison » in *ACP Pratique et Recherche*, 2005/1 (N°1). Voir aussi Margaret Warner, « Processus Précaire », disponible sur <http://deployezvosailles.free.fr/Carlrogers/processus%20precaire.pdf>
9. Dave Mearns, Brian Thorne (2006) « La thérapie Centrée sur la Personne et les 'configurations' du Self. » *ACP Pratique et Recherche*, 2006/1 (N°3), pp 62-89.



Photo : Lilliane Beaufort



**Brian
Thorne**

Vivre « sur la ligne de crête »¹ : extrait de « *Vivre aux Frontières* »²

C'est la relation qui est au cœur de la pratique de la psychothérapie, quoiqu'en disent certains praticiens qui aimeraient croire qu'il s'agit de développer des prises de conscience, de modifier le comportement ou soulager la souffrance mentale. Toutes ces choses peuvent bien sûr être présentes, et c'est souvent le cas, mais le cœur du travail est la relation ou le manque de relation entre praticien et client. C'est ici, je crois, que le fait d'être prêt à vivre « sur la ligne de crête » m'a amené sur les terrains les plus étonnants et parfois les plus effrayants. C'est aussi, bien sûr, l'endroit de la plus grande vulnérabilité professionnelle, et en même temps l'endroit des avancées les plus audacieuses dans le travail thérapeutique.

Pour moi, chaque nouvelle relation thérapeutique marque le début d'une aventure imprévisible : aucune certitude n'est possible en ce qui concerne la direction de mon voyage avec mon client, ou la nature du compagnonnage dont il ou elle aura besoin. Heureusement la plupart des clients ont des besoins assez modestes. Ils veulent une oreille compatissante, qui écoute et qui comprend ; une chaleur humaine sans sentimentalité ; une volonté chez le praticien de ne pas faire semblant ; un engagement à l'accompagnement et à ne pas abandonner.

Mais de temps à autre (et je suis déconcerté de constater que pour moi c'est de plus en plus souvent le cas depuis quelques années), une personne se présente dont le voyage, si l'on veut s'y embarquer, exige un compagnon plus intrépide, plus ouvert à s'aventurer dans un inconnu où il y a peu de repères et aucune destination désignée. Les personnes suicidaires, les personnes abusées, celles qui n'ont jamais créé de liens, celles qui ont été agressées dans le ventre de leur mère, ne sont que quelques-unes

des personnes qui m'ont mis au défi de les accompagner jusqu'à l'extrême limite de la relation.

Sur le chemin nous pourrions passer par de nombreuses autres « zones frontalières » que j'ai déjà décrites : nous pourrions nous arrêter un temps pour osciller entre la vie et la mort, pour lutter pour une synthèse masculin/féminin, pour critiquer ou accepter la société, des concepts de Dieu sont mis à l'épreuve... Mais il arrive un moment où ce qui importe *in fine* c'est la façon dont nous pouvons être l'un avec l'autre, car c'est notre relation qui portera ou éteindra l'espoir.

Comme si souvent dans cette profession extraordinaire, j'aurais aimé qu'il en soit autrement. Je ne veux pas être **à ce point** important pour une autre personne, car je sais que je ne peux pas, finalement, donner du sens à l'existence d'une autre personne. Je ne veux pas la charge de porter l'espoir : je ne veux pas assumer la tâche d'être en relation à cette profondeur ; je ne veux pas être aimé et détesté si aveuglément et avec tant de passion ; je ne supporte pas de me sentir responsable et en même temps impuissant. Je proteste intérieurement: « *Je ne suis pas Dieu. Je ne suis pas l'ultime réalité. Je ne peux pas te donner la vie par la force de mon amour.* » (...)

Je pressens que pour certains thérapeutes d'autres traditions, ces paroles sonneront comme des inepties prétentieuses ou une sorte d'hystérie mystique. Il m'arrive d'envier (probablement à tort) la sécurité de la mythologie psychanalytique et les remparts défensifs du transfert, ou bien la clarté des systèmes contractuels méthodiques de la thérapie cognitive et comportementale. Il m'arrive de fantasmer sur un vaste répertoire de compétences et de techniques, ou sur une carte infaillible de l'inconscient qui permettrait un protocole de rétablissement psychique garanti. Je rêve d'avoir l'assurance de l'expert et son manuel internalisé. Mais ma tradition ne m'offre rien de tel pour la protection de ma vulnérabilité, rien pour cacher mon incompétence. A la place, elle m'invite à accepter de manière inconditionnelle, à entrer avec empathie dans le monde de l'autre, à être fidèle à moi-même.

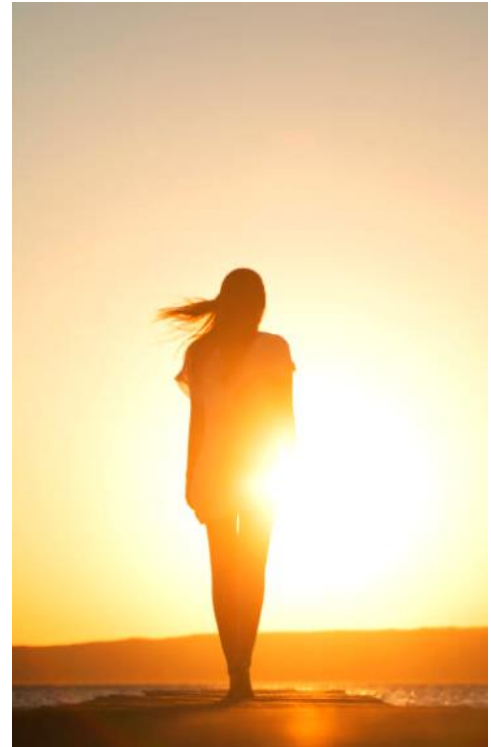
1. Traduction Sandra Pedevilla.
2. Extrait de « *Living at the Boundaries* », Conférence de Brian Thorne le 18 Juin 1993. (Le texte complet, traduit par Isabelle Dubard, est disponible sur le site afpacp.fr onglet « Etudiants chercheurs »).

Ce n'est pas étonnant que de telles invitations, si elles sont acceptées avec intégrité, mènent quelquefois, de manière imprévisible et inattendue, au cœur du mystère Je-Tu. *In fine* la révérence devant ce mystère doit déterminer si la race humaine accédera à sa gloire ou cessera d'exister.

Qu'est-ce que cela signifie en termes concrets ? Pour moi cela signifie d'aller à l'ultime limite de ma capacité à pouvoir continuer d'avoir confiance en certaines de mes relations thérapeutiques. Cela signifie d'être obligé de tenir compte des conséquences du fait de croire que nous avons en nous ce qu'il faut pour devenir les personnes dont nous avons l'unique potentiel, seulement si nous pouvons nous offrir les uns les autres les conditions pour les devenir.

Brian Thorne

Traduction de Sandra Pedevilla.



Recension

OTTIGER Awa & JOSEPH Stephen

De ego-centré à éco-centré : une investigation de l'association entre authenticité et sensibilité écologique

Cette étude vise à évaluer la validité empirique de la vision de Rogers de la personne authentique comme étant conscientisée écologiquement¹. Il a été demandé à 238 participants de compléter une échelle d'authenticité, une échelle de connectivité à la nature, une échelle d'amour et de soin pour la nature, une échelle de comportement de consommation éthiquement réfléchi et une échelle brève de désirabilité sociale. Il a été trouvé que des scores d'authenticité plus élevés étaient associés avec des scores plus élevés de sentiments de connectivité à la nature, d'amour et de soins pour la nature, et de choix de consommation éthiquement réfléchis. Les associations restent statistiquement significatives, même lorsque les effets de désirabilité sociale sont isolés. Il s'agit ici de la première étude qui tente d'apporter un support empirique à l'hypothèse de Rogers selon laquelle des individus plus congruents seront environnementalement plus conscients et plus concernés.

OTTIGER, A.S., JOSEPH, S. (2020). "From ego-centred to eco-centred: an investigation of the association between authenticity and ecological sensitivity", *Person-Centered & Experiential Psychotherapies*.

Disponible sur: <https://www.tandfonline.com/doi/full/10.1080/14779757.2020.1846600>

Texte proposé par Jean-Marc Priels

1. Note du *Trait d'Union*: Voir C. Rogers "The person of tomorrow" in *A Way of Being*, 1980, p 351. (*L'homme de demain*).



**Cécile
Yvain-Nury**

Pour une vision du sexuel riche en humanité

Accompagner des étudiants et thérapeutes dans l'ACP sur le thème des sexualités

Bouleversements des pratiques de proximité et d'intimité liés à la distanciation sociale, mouvements de prise de parole autour des agressions sexuelles et incestes, mise en question d'une vision traditionnelle des genres, de l'accès généralisé à la pornographie... Nombre d'événements et de débats touchent actuellement nos sexualités.

Comment, en tant que thérapeutes dans l'Approche Centrée sur la Personne, sommes-nous prêts à accompagner ces questions dans l'intimité de nos cabinets ?

Cet enjeu m'anime depuis une dizaine d'années et, sensible au fait que les instituts de formation ne proposaient que peu de ressources pour y répondre, je me suis engagée en facilitant des ateliers et des séminaires autour du sexuel, dans l'ACP. Contrairement à nos homologues, en Gestalt par exemple, qui investissent ce champ avec détermination, nos cursus de formation offrent en effet relativement peu d'approfondissement en la matière. Mon expérience de facilitatrice et de superviseuse n'a fait que confirmer ce constat en me livrant de nombreux témoignages d'étudiants ou de thérapeutes éprouvant finalement la sensation d'un manque voire d'une vulnérabilité à cet endroit.

Quelques grands noms de l'Approche comme Peter Schmid pointent déjà, dans les années 1990, le peu d'importance accordé à la sexualité dans l'ACP¹. Mais pourquoi cette sorte de timidité face au sexuel alors que d'autres approches lui donnent une place centrale ?

La force de l'approche rogéienne réside dans une perception unifiante de la personne humaine, envisagée comme une globalité indissociable dans laquelle le tout est plus important qu'un quelconque aspect particulier. La crainte de toucher à cette pierre angulaire théorique a pu freiner la recherche autour du plan existentiel de la sexualité et se traduire par une littérature singulièrement pauvre sur le sujet.

Les origines familiales très puritaines de Carl Rogers offrent un éclairage complémentaire. « *Je me souviens du sentiment de culpabilité qui m'envahit lorsque je bus ma première bouteille de limonade ! [...] Je n'eus pas plus de deux rendez-vous avec des filles* »² nous dit-il.

L'extraordinaire thérapeute et chercheur a pu être retenu dans son exploration là où l'homme l'était en termes d'intégration de sa propre sexualité. Même s'il s'implique alors pour combler ses manques d'information, enquête sur les mutations du couple³ et se questionne autour de la possessivité, il se prononce peu sur la sexualité. Avec le legs inestimable de Carl Rogers, nous avons pu recevoir ses pudeurs en héritage. Et faire de l'attention portée au respect des défenses du client (ou de l'étudiant), qui est au cœur de la méthode, une vigilance par endroit limitante.

Mais quel étrange paradoxe que d'aspirer à être pleinement centré sur la personne tout en éclipant certains champs existentiels trop sensibles.

C'est pour contribuer, à ma mesure, à réduire ces zones possiblement aveugles dans la psychothérapie ACP que je me documente, me forme, puis mène des recherches sur le sujet. Je commence par proposer des ateliers puis des séminaires sur l'accompagnement de la sexualité dans l'ACP, le dernier en date s'étant déroulé en février à Paris, dans le cadre de l'école cap-ACP dont je suis membre de l'équipe et co-fondatrice.

1. Peter Schmid (1998) *Nouvelles perspectives pour l'évolution de l'approche centrée sur la personne*, p.108.
2. Carl Rogers (1998) *Le développement de la personne*, p.5.
3. Carl Rogers (1972) *Réinventer le couple*.

Qu'expriment les étudiants ou praticiens que je rencontre dans ces cadres ?

Certains aventuriers ou passionnés se disent heureux de trouver là une occasion d'échanges et d'approfondissement, dans une perspective humaniste, loin d'un tapage médiatique vendeur, des recettes toutes faites et des clivages idéologiques qui affectent trop souvent les sujets de la sexualité.

D'autres en revanche portent des témoignages plus douloureux : *« À cause de mon éducation, nommer les mots du sexe — techniques ou plus crus — c'est trop difficile »*, *« Accompagner cette cliente abusée enfant m'est impossible. Ça résonne trop fort avec mon propre vécu »*, *« Entendre ce client parler des expressions de son addiction à la pornographie est insupportable »*. Ils, elles, disent qu'au fond ce territoire est perçu comme dangereux, tant pour le thérapeute que pour le client. Or, dans ces configurations de l'indicible, de l'inaudible, comment accueillir le client, la vastitude et la singularité de son expérience ? Comment l'aider à visiter et à dépasser ses douleurs ?

L'enjeu est d'accéder au plein potentiel du processus d'une psychothérapie centrée sur la personne. Éminemment relationnel mais encore très entravé, le champ existentiel du sexuel recèle d'importantes marges de croissance, de prise d'autonomie. Accéder à une sexualité congruente est, comme nous le dit Peter Schmid, tendre vers *« une sexualité qui libère véritablement »* car, et je le rejoins dans cette conviction, *« en tant qu'expression du dépassement de soi, la potentialité sexuelle détient une place particulière entre toutes les potentialités humaines »*⁴. C'est ici que je puise mon intense motivation à proposer à des étudiants ou à des thérapeutes ACP des espaces d'apprentissage en la matière.

Comment ouvrir un espace pédagogique adapté ?

Plus qu'ailleurs, car en zone de traumatismes, de tabous, de normes et d'injonctions, je m'implique pour co-crée un cadre qui permette la rencontre, alliant solidité et souplesse. C'est un contact à l'intime de l'intime qui est nécessaire, où la question de la sécurité psychique de chacun est centrale. Lorsque celle-ci est possible, progressivement la parole peut se déployer. Des groupes de petite taille, bien sûr, favorisent cette possibilité du partage. La délicatesse est de mise pour stimuler dans la confiance, sans forcer les

résistances. Nous cherchons à laisser émerger les expériences personnelles et d'accompagnement dans le domaine du sexuel, avec leur cohorte de questions, de difficultés, mais aussi de ressources, d'expertise, et la richesse de la perspective singulière de chacun.

La dimension expérientielle s'incarne d'emblée dans le fait même de « parler sexe », les espaces sociétaux le permettant réellement étant si rares. Elle s'enrichit, au gré des élans du groupe, de diverses médiations (dessins, visualisations, photo-langage, entretiens autour du sexuel, élaborations en sous-groupes, etc.). La démarche conjugue les dimensions de l'être thérapeute et du professionnel. C'est prendre soin de nos laboratoires intérieurs, lieu de construction d'une stabilité suffisante pour accueillir sans réserve ni occultation le vaste champ des sexualités de nos clients.



Photo : Liliane Beaufort, d'après une œuvre de Christian Boltanski

4. Peter Schmid commenté par Maria Martinez Alonso (2009) *Points de rencontre entre l'ACP et la sexoanalyse*, p.22.

Quelle base didactique offrir ?

Je m'engage pour croiser les valeurs et fondamentaux théoriques de l'ACP avec différents éléments du champ de connaissances de la sexologie et de la sexothérapie. Les discours de Rogers, de rogériens et post-rogériens, sur la question du sexuel forment une base. Elle est complétée, selon les besoins des participants, par de grands thèmes comme l'accompagnement des abus et traumatismes sexuels, notamment explorés par nos amis gestaltistes, et de connaissances telles que le cycle de la réponse sexuelle ou les érotisations dites atypiques. Celles-ci ont une valeur parfois éducationnelle mais aussi presque linguistique : il s'agit d'apprendre à parler sexe comme on apprendrait une nouvelle langue.

Dans cette démarche, il me semble essentiel de valoriser les apports spécifiques de notre approche non directive et relationnelle sur le terrain sensible du sexuel : porter une réelle ouverture à ce qui est étranger, là où les normes sévissent ; permettre la mise en lien d'un problème identifié comme sexuel avec d'autres dimensions existentielles ; prendre appui sur des expériences congruentes pour le client sur le plan sexuel pour faciliter le processus global de sa thérapie ; investir pleinement la dimension relationnelle de la thérapie, dans l'ici et maintenant, y compris dans ce champ ; aider le client à contacter ses ressources propres pour faire face à ce qui le gêne et à inventer l'expression profonde de sa sexualité.

Il me semble important d'identifier en quoi la dynamique est différente des propositions d'autres approches thérapeutiques du sexuel (auxquelles les clients ont été ou peuvent être confrontés, ou qu'ils pourraient réclamer au détriment de leur autonomie). Ici, ni expert sachant pour le client, ni diagnostic, ni prescription, ni réponse systématisée, ni focalisation sur un élément considéré comme un symptôme ou réduction de la personne à celui-ci. Il m'apparaît essentiel, en prenant appui sur l'expérience personnelle ou clinique de chacun, de stimuler une réflexion sur la spécificité et la puissance de cette méthode : comment précisément une qualité de présence fondée sur les trois attitudes opère-t-elle pour faciliter les questions ou problèmes touchant au sexuel ? En quoi l'accueil, l'empathie et la congruence sont-elles justement incontournables autour des maux de nos sexualités ? Quelles sont aussi les difficultés particulières de mise en œuvre des attitudes sur ces terrains ultra-sensibles ?

L'approfondissement me semble enfin nécessaire autour de ce qu'exigerait, pour chacun, un cadre thérapeutique congruent : questions éthiques, déontologiques, notamment du secret professionnel et des situations qui interrogent sa levée, des risques et formes de passage à l'acte ; le rôle déterminant de la supervision ; l'articulation avec un réseau de compétences complémentaires (en sexologie, addictologie, psychiatrie, etc.).

Je me passionne pour l'étude des liens entre le plan existentiel du sexuel et la théorie de la personnalité et de la thérapie que nous a transmise Rogers. Je me sens très en mouvement pour poursuivre cette exploration sur un plan théorique, et la partager de différentes manières.

L'écriture, la formation, la supervision et, bien sûr, la psychothérapie, sont autant de façons pour moi de faire vivre et prolonger notre précieux héritage rogérien. Et c'est depuis ce socle que je propose d'autres expressions, à la croisée de différentes disciplines. C'est le cas par exemple du séminaire « Présence et sensualité » (co-facilité avec un enseignant en méditation) qui invite à l'exploration d'une qualité de présence à travers la corporalité, avec le support de méditations et de massages.

Cécile Yvain-Nury

Psychopraticienne, formatrice et superviseure certifiée

www.psy-therapie.eu

www.cap-acp.fr

Prochains rendez-vous autour du thème :

Du 10 au 12 juin 2022 :

- **La dynamique de la sexualité dans le cadre d'une thérapie humaniste : un potentiel inexploité ?**

Et de façon connexe à l'ACP...

Du 27 au 29 août 2021 :

- **Présence et sensualité**



**Jean-Charles
Terrien**

Écoute avec le cœur

Quand les mots ne sont plus là

Après un parcours d'ingénieur et manager en entreprise pendant vingt-cinq ans, j'ai fait en 2017 un virage à 180 degrés pour devenir écrivain biographe et animateur d'ateliers d'écriture. Je suis également étudiant en deuxième année de la formation à l'approche centrée sur la personne d'ACP-France. Par ailleurs je fais partie depuis un an de l'association laïque grenobloise « Source de Vie », engagée dans l'écoute et l'accompagnement de personnes en fin de vie, intervenant en EHPAD, hôpitaux et services de soins palliatifs.

Ces quelques lignes sont un témoignage de ce que je vis comme écoutant bénévole en EHPAD, où la plupart du temps la communication ne peut pas vraiment se faire par les mots.

Avril 2021, un soleil estival éclabousse le village perdu au milieu des champs de noyers, son église, ses places, ses pavillons, ses fermes. J'entre dans l'EHPAD et, après la visite rituelle dans le bureau des infirmières, commence par une déambulation dans les couloirs pour dire bonjour et passer un moment avec qui est là dans les parties communes.

Sur un fauteuil dans un salon, une dame pleure tout haut. L'indifférence des rares voisins me laisse deviner que c'est chose habituelle chez elle, d'ailleurs l'unité accueillant les personnes présentant un handicap mental est ouverte dans la journée et ils se mêlent aux autres résidents. Mais ne suis-je pas là pour écouter qui en a besoin ? Je ne réfléchis pas un instant, c'est une impulsion qui me fait m'accroupir devant elle.

Je réalise vite qu'elle n'entend ou ne comprend rien à ce que je peux tenter de lui dire. Alors je reste là, masqué comme il sied en ces temps de pandémie, mais avec elle par le regard. « *Je suis perdue, ma sœur n'est pas au courant que je suis là, monsieur, personne ne le sait et ne va venir me chercher* », et elle continue à pleurer à gros sanglots de petite fille. Je reste là, sans rien dire. Au bout de cinq minutes – c'est long, parfois, cinq minutes – son regard enfin se pose sur moi : « *merci de m'écouter, c'est gentil* » et ses sanglots s'adoucissent. Je m'en vais.

Plus tard je repasse : les pleurs se sont transformés en une mélodie enfantine dont elle fait profiter l'étage.

Je me dirige vers les chambres, et toque à la porte de Madame B., une délicieuse dame qui approche les 90 ans. Je la vois presque chaque semaine, toutefois elle ne me reconnaît jamais. Il y a un an elle gambadait partout, je la trouve désormais de plus en plus souvent allongée. Elle, elle parle volontiers. Elle est bien aujourd'hui, après des semaines de grande tristesse, un grand sourire m'a accueilli. Par quelles circonvolutions de ses pensées en est-elle venue à me parler, sans que je ne lui demande rien, des grands-parents chez qui elle allait souvent pendant la guerre ? De son grand-père qui se dévouait pour l'emmenner à la baignade, qui lui a appris à nager et lui a mis dans les mains son premier livre ? Son grand-père qui l'a emmenée voir les succès des maquisards : des cadavres allemands allongés dans la poussière. Puis les représailles, des résistants pendus aux lampadaires de l'éclairage public. Puis les femmes tondues... Et la voilà à s'interroger, ma chère Madame B., sans haine ni amertume, sur les raisons pour lesquelles son grand-père avait montré tout ça à une enfant.

Dans un couloir j'entends un « *au secours au secours au secours* » monocorde venant d'une chambre à la porte ouverte. La résidente avec qui je suis en train de parler me dit que l'occupante de la chambre est 'un peu zinzin'. J'y vais pourtant. Celle qui appelle est allongée sur son lit, elle m'accueille d'un « *ah merci d'être venu* » puis ne fera plus que répéter en boucle « *j'ai chaud, personne ne vient jamais me voir* » sans jamais me regarder une seule fois, les yeux fixés sur le plafond ou sur un ailleurs qu'elle est seule à connaître.

Au bout de deux minutes, « *prenez-moi la main* ». Tant pis pour les gestes barrières, j'y vais, ils sont vaccinés après tout. Pendant le reste du quart d'heure elle ne fera rien d'autre que prendre ma main, la lâcher en gardant un doux effleurement du doigt pour la reprendre ensuite. Elle ne réagit pas aux quelques mots que je tente, alors je reste muet, tout entier dans mon regard sur elle et dans la danse de nos mains, à la musique de ses « *personne ne vient, il fait trop chaud, ils ne sortent pas* » et « *c'est dur* ». C'est elle qui guide, qui mène le bal, ma main est juste là offerte. Voilà comment j'ai eu l'impression de la rejoindre sans les mots, la laissant par le toucher s'exprimer, s'accrocher, s'éloigner mais jamais loin, pour revenir quand elle le souhaitait.

Plus tard dans la chambre de Monsieur L. Il est assis sur son fauteuil, le regard dans le vague. Au premier mot, au premier regard, il se met à pleurer. « *Je suis foutu, je ne m'en sortirai pas...* ». Il triture sur ses genoux une magnifique veste de survêtement blanche, *Le Coq Sportif, France Rugby*, il a peur de la perdre, c'est un beau souvenir et on va la lui prendre. Il parle lentement, parcimonieusement, entre des sanglots silencieux, cherchant vainement un mouchoir dans sa poche.



Quand je fais mine de me lever pour lui chercher un kleenex, il lâche un « *ne vous donnez pas la peine* » que j'entends comme « *surtout restez avec moi* ». Il finit par se moucher dans une serviette de toilette posée sur le déambulateur à portée de sa main.

« *Je suis perdu. Quand ma famille vient, je fais semblant, mais je n'en peux plus.* » Parfois je ne comprends pas ses mots, entrecoupés de longs silences. Une demi-heure de plainte, avec l'élégance de me signifier que parfois il va bien mais que là il a une énorme crise de cafard, avec l'élégance, parfois, d'un regard vers moi, d'un mot de remerciement, avant de replonger dans son noir océan intérieur.

Que dire, que faire, face au désespoir d'un homme de 97 ans ? Rien, si ce n'est l'écouter en laissant mes mains proches des siennes, paumes offertes, au cas où. Rien si ce n'est l'accompagner du regard, d'une inclinaison de tête, d'un « *oui* », d'un « *non* », rien si ce n'est le laisser saisir mes mains et les caresser, et rester là avec lui sans rien dire, cœur ouvert, avec le risque d'une autre main posée sur son bras au plus fort de ses pleurs.

Ecouter avec le cœur : voilà ce que j'ai appris à faire au fil des rencontres avec mon groupe de formation. Le groupe de rencontre, selon les mots d'une amie : un chaudron ensorcelé, un chaudron magique pour grandir, se sentir aimé, prendre confiance. A l'arrivée, j'écoutais avec la tête ; peu à peu le mental a cédé à l'émotion, l'ego a été mis à sa juste place, je me suis senti passer de l'intention à l'acceptation. La confiance s'est invitée, puis l'amour. Voilà la lente et profonde transformation à l'œuvre. C'est l'amour qui me permet d'aller rejoindre l'autre dans son labyrinthe intérieur, sans peur de m'y perdre, sans risque d'y rester car c'est le sien et non le mien. C'est le cœur qui me permet de rejoindre des personnes en fin de vie pour qui les mots ne sont plus ce qu'ils étaient, des êtres humains avec qui le contact se fait autrement, mais reste possible, centré sur eux, sans intention autre que la présence.

Jean-Charles Terrien
jc.terrien@free.fr



**Mika
Pagnat**

De l'image aux mots

Quand j'ai reçu cette invitation à ouvrir cet encart poétique, j'ai été de suite pris dans une tempête d'émotions contradictoires.

J'ai senti en moi une envie aussi forte que la crainte qui l'accompagne.

Quand le paradoxe est au rendez-vous, c'est souvent signe que le chemin est prometteur.

« Ecrire un poème » mais c'est quoi un poème ? J'en pense quoi de ce mot ?

Le poème est intime, une création qui fait exister un « indicible autrement », un moyen d'accès à ce qui n'est pas « rationalisable », l'expression de quelque chose qui échappe à la conscience...

Pour que ça fonctionne, je dois lâcher, lâcher la prise, et me laisser guider par mon gouvernail, faire confiance... je le sais, ma tête le sait... et pourtant il me suffit d'y penser pour que je sente à nouveau mes défenses se redresser face à moi, un mur.

Je pense à cette phrase de Rogers au sujet du processus, évoquant le « mouvement s'écartant du pôle de défense pour aller vers le pôle d'ouverture à l'expérience.¹ »

Ce processus, ce mécanisme, je le reconnais bien, il m'est assez familier.

Il y a d'abord comme un amarrage de l'idée, qui se cheville au corps.

Accompagné de cette petite musique, comme une ritournelle, qui, une fois lancée, cherche sa voie, une issue.

Elle tourne et retourne dans ma tête jusqu'à ce que je lâche et accueille l'inconnu,

« dé- » posant les armes.

1. Rogers, C. (1961). *Le développement de la personne*. Chapitre 7, p.133.

Je pense à une photo que j'ai prise il y a quelque temps... je la regarde.
L'image se révèle, me donne à voir et à dire.
Me voilà lancé,
Je laisse aller, aller à perdre la raison...
début du voyage,
je regarde cette image et me voilà pris malgré moi, embarqué...

*« Cercle lumineux ou le « si on » imprime, espace infini des possibles
L'anneau, trace de la marée, empreinte du temps, témoigne du mouvement
En son centre se trouve le cœur de la cible, invisible
Par-delà l'écume, imaginer, paupières closes, le firmament. »*

Me voilà soulagé, pour un temps, d'une tension qui me met en action.

Et vous, elle vous amène où cette photographie ?

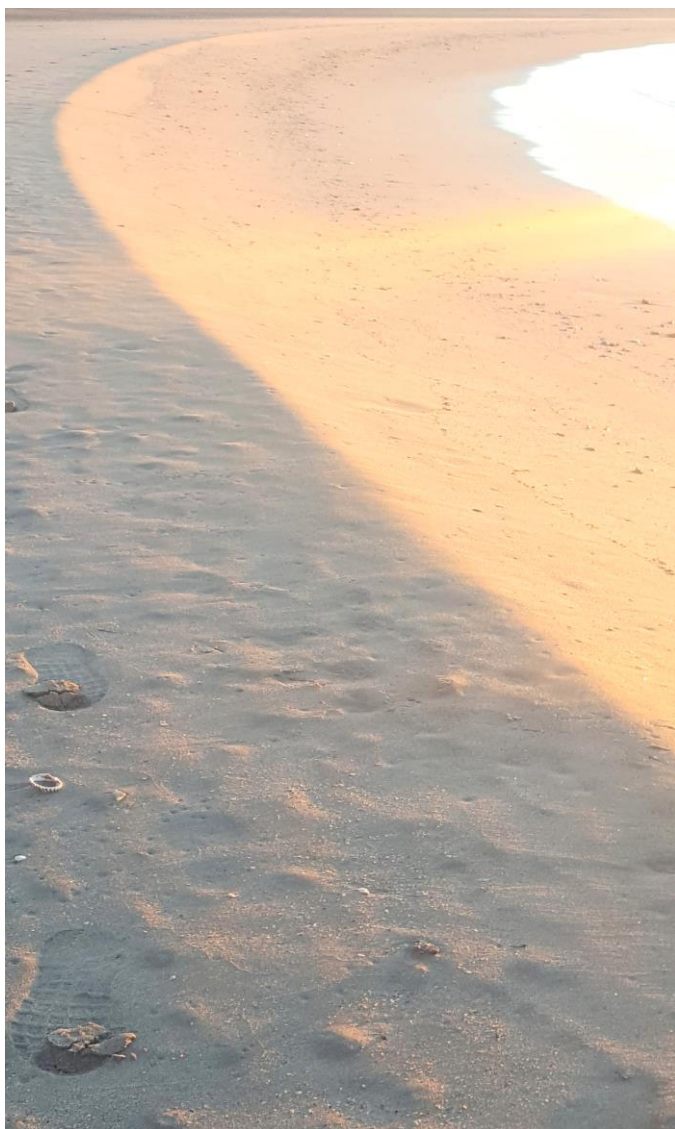


Photo : Mika Pagnat



Interview avec Laurent Roussel

*Propos recueillis par
Elisabeth Chasles et
Florence de Peretti*

Rencontre avec un homme, Laurent Roussel Découverte d'une pratique : la médiation

Historique

Il serait possible d'identifier une amorce de la médiation dans la Grèce antique, avec le courant philosophique visant à faire réfléchir les personnes sur leurs relations aux autres, et donc à soi-même, avec notamment le terme de *maïeutique* qui englobe les techniques de questionnement visant à permettre une mise en mots de ce qui est difficile à exprimer, à ressentir, à amener à la conscience...

Le terme « médiation » apparaît au XIII^{ème} siècle dans la langue française. Le médiateur est celui qui « intervient » pour rétablir le dialogue et l'échange dans des situations dysfonctionnelles et créer un accord.

Plus récemment, c'est aux États-Unis, dans les années 70, qu'un avocat américain mène les premières recherches et développe la médiation familiale : son idée de départ est de tenter de réduire les effets traumatiques du divorce. C'est l'intérêt de l'enfant qui va orienter l'identité de la médiation vers le maintien et la restauration du lien familial plus que vers un mode de gestion des conflits. La Médiation Familiale se généralise alors rapidement sur tout le territoire nord-américain, puis va commencer à se développer en France dans les années 80. Mais contrairement au continent nord-américain, où le monde judiciaire est l'ancrage d'origine de la médiation, le monde judiciaire français ne s'intéresse pas, dans un premier temps, à la médiation. La médiation en France va commencer à s'implanter dans une autre matrice : celle du monde associatif et du champ social. Il faudra attendre la loi du 8 février 1995 pour voir la médiation entrer dans le dispositif judiciaire.

La fonction de médiateur est progressivement devenue une activité professionnelle centrée sur la gestion des relations humaines. Il va se créer, par la diversité du registre d'actions, un nouvel espace de communication entre les personnes, qui s'est beaucoup développé dans de nombreux secteurs.

Comment es-tu arrivé à la médiation ?

Au bout d'un long parcours !

Étant né dans une famille bourgeoise classique, 4^{ème} enfant sur 7, j'avais l'impression que la vraie vie n'était pas là, que les choses se passaient différemment en dehors de ce cercle familial. C'était une famille raisonnable, qui avait des principes, dans laquelle il y avait beaucoup d'amour mais par exemple les conflits n'étaient pas bien vus. J'avais donc envie de découvrir autre chose. A 18 ans j'ai commencé par faire des études au séminaire pour devenir prêtre ouvrier. J'y suis resté 7 ans dont 2 ans de service militaire dans la Marine comme matelot de 3^{ème} classe, j'ai fait des études essentiellement philosophiques et bibliques. Pendant un an j'ai travaillé à la chaîne en usine.

Et cette envie de découvrir autre chose s'est répétée un peu tout le temps dans ma vie. Mais avec des années d'étude de la *Bible* et de philo ça ne me donnait pas de diplôme reconnu. Et puis je sentais que je n'étais pas fait pour ça sous cette forme. J'ai donc cherché du travail.

Par chance je suis tombé dans une boîte américaine, IBM, pour laquelle les diplômes n'étaient pas à ce moment-là d'une grande importance et j'ai eu de la chance, sans diplôme reconnu (à part le BAC et une admission sur concours à l'ISEP). Mais les logiciels système commençaient à se développer et ils avaient besoin de personnes qui s'occupent de ces logiciels, les maintiennent, comprennent les structures, les installent en clientèle.

J'y suis rentré comme technicien. Ils m'ont formé et je suis devenu un technicien spécialiste au niveau européen. Et au bout d'un certain temps on m'a proposé des jobs de management. J'ai donc été formé au management et j'ai commencé avec des équipes de 8 à 10 personnes et évolué jusqu'à encadrer 400 à 500 personnes à un niveau régional. Travailler avec des personnes était passionnant pour moi et ça a été une étape dans ce que j'essayais de découvrir.

Je me suis marié, j'ai eu 3 enfants, de vrais cadeaux, et vers la cinquantaine il y a eu une rupture douloureuse. Je me suis séparé de mon épouse et j'ai essayé de faire les choses correctement. Et c'est aussi la période où j'ai commencé un travail sur moi. J'ai fait une formation pendant 3 ans avec Bérénice Dartevelle¹ et une thérapie de plus de 5 ans avec elle ; une expérience exceptionnelle avec Bérénice pour avoir participé directement à la fondation de l'AFP-ACP.

Et arrivé à la fin de la formation, je ne me sentais pas prêt à prendre des clients en thérapie. C'est comme ça que j'ai commencé une formation à la médiation familiale. C'était vraiment les débuts. La formation durait 2 ans et j'ai exercé le métier de médiateur pendant plus de 10 ans. J'ai appris beaucoup de choses, entre autre par rapport au conflit.

C'est très surprenant, pour moi, que tu te sois senti capable de recevoir des couples en médiation et non une seule personne en thérapie. Ça semble a priori plus difficile de recevoir deux personnes, non ?

Je connaissais un petit peu les personnes au travers du management, mais c'est très différent de la médiation. La médiation m'a permis de savoir, de comprendre comment on est fait, pas seulement en théorie mais par l'expérience de la relation avec les personnes. Dans le management on travaille plus sur les processus, les équipes. En médiation tu te retrouves avec deux personnes qui ne savent pas ce qu'elles vont faire ensemble et qui ont envie éventuellement de se séparer.

J'ai eu des relations avec des personnes qui étaient dans des situations difficiles, conflictuelles, et qui font appel à un tiers. C'est à ce moment-là que j'ai vraiment appris à écouter. En formation, on travaille en groupe et on connaît les personnes, c'est différent. J'ai beaucoup de respect pour les techniques mais l'expérience, la réalité humaine, j'ai vraiment besoin de toucher ça pour comprendre vraiment. Ecouter deux personnes qui ne disent pas la même chose et qui sont en conflit, c'est un sacré apprentissage.

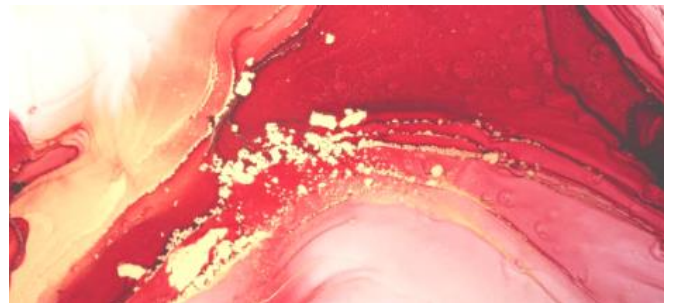
Quand on parle de la considération positive inconditionnelle, par exemple, on se trouve devant deux personnes différentes, il y en a éventuellement une qui essaie un peu de te séduire pour te mettre dans sa poche ! On peut aussi être d'accord avec l'une plutôt que l'autre,

et c'est très important d'en être conscient et de le travailler. La considération positive inconditionnelle est vraiment l'endroit que j'ai le plus travaillé. Ça ne vient pas tout seul, il faut vraiment travailler. Et puis c'était très complémentaire avec mon passé, avec les interrogations que j'avais sur la relation, avec les autres, avec soi, et avec une réalité à la fois qui me dépasse et qui se révèle pleine d'humanité.

J'ai été très impressionné par un article de Max Pagès sur l'ACP et la foi, en lien avec André de Peretti (article repris dans le *Trait d'Union* N°41², juillet 2018). Max affirme qu'il n'est pas croyant mais qu'il y a dans l'ACP une profondeur de la relation unique, et presque d'ordre mystique, qu'il ne retrouve nulle part ailleurs. C'est pour moi un article essentiel et qui est un fil conducteur, fondateur, qui fait le lien avec pas mal de parties de ma vie. Je suis toujours sur la même ligne.

Il faut avoir la foi pour faire de la médiation ?

Oui c'est vrai, la philosophie de C. Rogers exprime une foi profonde en l'humain, c'est une approche expérimentale et expérientielle, qui n'est pas d'abord technique. Il y a des personnes qui sont en désaccord et ce n'est pas toi qui vas trouver la solution, c'est le travail ensemble, tous les trois. C'était cohérent avec ce que j'avais perçu de l'ACP et qui me plaisait beaucoup. On n'est pas là comme expert. J'entendais l'autre jour des pys experts qui analysaient les cas de prisonniers, par quoi ils étaient passés, etc. C'était effarant parce que du point de vue technique, peut-être qu'ils expliquaient tout, mais la personne n'existait plus. L'expérience de la rencontre n'était pas là.



1. Présidente fondatrice de l'AFP-ACP en 2000 et auteur de l'ouvrage *La psychothérapie centrée sur la personne* paru aux éd. Bernet-Danilo, collection Essentialis, en 2005.
2. Pagès, M. *Foi et Raison en Psychothérapie*. Texte proposé à *Mouvance Rogérienne*, le journal édité par Micheline Bezaud auquel le *Trait d'Union Carl Rogers* a succédé en 2008.

Avec la médiation j'ai appris que les personnes sont « habitées » par un nombre de parts incroyables, et qu'il est important de les faire discuter entre elles, non seulement ces « personnes » physiques, mais ces « personnes » intérieures. Qui parlait ? Est-ce que c'était l'enfant, le parent, celui qui était ignoré ? On a un vrai parlement intérieur ! Souvent on s'aperçoit qu'à l'intérieur de chacun, une part n'a pas la parole ou est ignorée ou n'ose pas. Est-ce que cette part va sortir puis se rétracter, ou se développer au contraire ? Ça a été une découverte incroyable.

Est-ce qu'il y a un nombre de séances défini ? Est-ce que les processus sont courts ?

Les rendez-vous durent entre 1 et 2 heures et ça peut se terminer après quelques séances par un protocole qu'on a déterminé ensemble : par rapport aux enfants, à la vie du couple, une décision de se séparer, de rester ensemble, mais pas à n'importe quel prix, etc.

Quelle est la différence avec une thérapie de couple ?

Il y a assez peu de différence en fait dans la pratique. Dans la médiation comme dans la thérapie on peut à un certain moment suggérer à une personne de faire un travail individuel. En médiation comme en thérapie de couple on ne peut pas tout travailler ensemble. La différence tient peut-être seulement au fait que le couple se trouve en présence d'un thérapeute ou d'un médiateur. Peut-être que le thérapeute sera plus sensible à la nécessité pour l'un ou l'autre de faire un travail individuel. La différence essentielle tient plutôt à la demande. Souvent dans la médiation les demandes viennent d'un couple qui a déjà décidé de se séparer et qui souhaite une séparation qui se passe bien, pour les enfants, sur le plan matériel, etc. Alors qu'en thérapie de couple bien souvent la décision de la séparation n'est pas prise et parfois le couple vient au contraire pour réparer ou inventer une nouvelle relation.



Pourquoi as-tu décidé finalement de prendre des clients en thérapie ?

A la suite d'un événement dramatique dans ma vie. J'ai perdu une fille. Cet événement terrible m'a confronté de près à la mort. Et je n'en suis pas mort, et même quelque chose s'est déclenché en moi. Alors avec le temps, je me suis dit que si j'ai approché ou vécu si près de la mort, c'est que je peux être thérapeute. Parce que la thérapie c'est une histoire de vie et de mort. C'est de cela dont il s'agit, c'est cela qui est en jeu. D'être capable d'accompagner les personnes à l'endroit de la vie et de la mort. Et à partir de là j'ai commencé à recevoir des clients en thérapie.

Je n'ai pas vécu la médiation à cette profondeur-là. Alors que la question de la vie et de la mort est centrale dans la thérapie. C'est le travail autour de cette question que je cherchais et il m'a fallu tout un chemin pour arriver là. Et si cette question se pose en médiation alors les personnes peuvent aller voir un thérapeute.

Tu disais aussi que tu avais beaucoup utilisé la médiation en thérapie, à quel endroit ?

Je crois dans tout ce qui est l'accompagnement de la personne. Le cadre, la relation, les attitudes à mettre en place sont très semblables même si dans la médiation on considère que la famille est un système. Il y a une base systémique mais, dans l'esprit, la formation à la médiation est très proche de l'ACP.

La médiation s'est développée comment ?

Ça a commencé par la médiation familiale autour de 1995 et ça s'est développé après dans l'entreprise ou dans d'autres secteurs, par exemple dans le droit collaboratif (cf. Dominique Dollois article dans le *Trait d'Union* N°48³). Pourtant le milieu juridique s'est senti bousculé par cette approche. Les canadiens et les anglosaxons étaient un peu en avance sur nous mais la médiation a vraiment beaucoup aidé les situations familiales. Le grand bénéfice n'est pas tant qu'il y ait eu moins de divorces mais qu'ils se sont mieux passés. Et puis les procédures juridiques se sont aussi allégées. Mais le positionnement de la médiation qui était très précurseur dans les années 90 s'est maintenant répandu et généralisé dans beaucoup de professions. Le terme de médiation s'est banalisé de la même manière dont les principes de l'ACP sont utilisés aussi dans d'autres champs que la thérapie.

3. Dollois, D. (2002) « Le Droit Collaboratif, une autre révolution de Velours : introduire Rogers au Palais de Justice ». *Le Trait d'Union*, N°48, pp. 4-6.

Quelles sont les formations qui existent aujourd'hui ?

J'ai regardé ce qui existe aujourd'hui et je n'ai pas trouvé de formation uniquement centrée sur la médiation familiale, la formation est devenue beaucoup plus généraliste. Il semble que le principe de médiation soit maintenant très orienté sur l'école, l'entreprise et le travail. La médiation familiale existe toujours mais ce n'est plus la priorité. Je faisais partie d'une association qui s'appelait la Maison de la Médiation : il y avait à la fois des médiations et un lieu d'accueil pour que les parents puissent venir voir leurs enfants. Cette partie-là est beaucoup moins importante aujourd'hui. Il y a des pôles répartis dans Paris mais qui ne s'adressent pas seulement aux familles mais aussi au monde du travail.

Je suis admirative des personnes qui font cette démarche, ils ont déjà parcouru un certain chemin quand ils passent la porte du médiateur non ?

Oui, je suis tout à fait d'accord. On disait que la moitié du conflit était résolu quand les personnes venaient, se remettaient en cause, cherchaient une façon d'en sortir. Surtout que ce sont des conflits qui impliquent beaucoup d'émotions, ce n'est jamais simple. Ce qui est en jeu c'est l'argent, les enfants, des matières très sensibles ! Je pense qu'il y a des progrès à faire, notamment en milieu scolaire pour la médiation des conflits. C'est un espoir formidable mais malheureusement ce n'est pas toujours possible de le mettre en place. Il y a eu des essais pour obliger les personnes à venir en médiation mais il faut tout de même que les personnes aient un certain recul, qu'elles ne soient pas totalement prises par la violence. D'abord parce que ce n'est pas simple de venir en médiation. Il faut déjà avoir fait un bout de chemin.

Concrètement comment se passent les entretiens ?

Je pose le cadre, notamment qu'il n'y ait pas de violence et que chacun accepte d'écouter l'autre. Souvent les entretiens du début sont assez chauds. La première phase est de vérifier qu'ils sont d'accord tous les deux pour entreprendre une médiation. Souvent c'est la femme qui a proposé cette démarche et il faut que le mari soit impliqué aussi. Souvent je commençais les entretiens de manière un peu provocante en disant : « alors, c'est Monsieur qui a tous les torts ou c'est Madame ? ». Quand on arrive à un discours où les personnes estiment les torts à

50/50 alors c'est gagné. Le but de la médiation c'est aussi de faire sortir le conflit vite, de ne pas traîner. Moi qui avais peur des conflits avec mon éducation familiale j'ai beaucoup appris, et j'étais celui qui faisait exploser le conflit ! On accepte de ne plus être bien élevé ! Et puis on s'aperçoit qu'il y a aussi des conflits internes importants. Je donne alors la parole à certaines parts des personnes, mets à jour parfois des parts intérieures ignorées. Une personne peut dire quelque chose de fort et je vais lui demander : « Qui a parlé là ? ». C'est très humain.

Est-ce qu'il y a toujours une issue positive ?

Tout est possible mais en tous cas il y a un changement. Il y a des séparations, parfois aussi des réconciliations mais assez rares en médiation. Tout cela est valable aussi pour les thérapies de couples mais la demande est souvent plus vague dans les thérapies de couples alors que les personnes qui viennent en médiation arrivent avec un conflit précis et cherchent une solution concrète.

Une dernière chose pour conclure ?

La médiation est une des approches, parmi d'autres, qui reprennent les fondamentaux de l'ACP, tout comme le droit collaboratif, l'écoute dans le secteur social, le secteur de l'éducation : c'est bien la relation et la personne qui sont au centre et non la technique. Par sa qualité de présence, le médiateur s'efforce d'être un catalyseur, un passeur impartial et sans jugement qui reconnaît les personnes dans leur souffrance. L'émergence de valeurs expérimentées comme communes devient alors possible. C'est le rôle de ce tiers dans la médiation de créer cette relation, dans laquelle les personnes ont suffisamment confiance pour créer quelque chose de nouveau. J'ai beaucoup étudié la philosophie, et j'en suis heureux, mais tout cela n'a de valeur que si l'on revient à la personne et à la relation.

Propos recueillis par Elisabeth Chasles et Florence de Peretti.

Laurent Roussel
Médiateur, psychopraticien, superviseur,
formateur

lorenzo92190@gmail.com

LA CITATION

« ... la communauté du workshop a une connaissance presque télépathique de ce qui se passe pour les facilitateurs. Une année, lors de debriefings des facilitateurs, nous avons réfléchi en profondeur sur des connotations sexuelles et des comportements sexuels qui semblent être présents dans les workshops, et nous avons partagé ouvertement sur ces mêmes aspects sexuels en nous-mêmes. Dans le workshop qui a suivi, ce sujet, sans aucune suggestion de la part des facilitateurs, a été pour la première fois ouvertement abordé et examiné. Comme l'a dit un facilitateur : 'Je reste avec le mystère de la façon troublante dont les idées qui ont émergé dans nos debriefings semblent se matérialiser dans la communauté' ... »

Carl R. Rogers A Way of Being, 1980 (p.188)

Le T.U. EN LIGNE

- S'abonner en ligne – règlement par Paypal ou CB
- Consulter les sommaires des anciens numéros
- Lire un numéro spécimen
- Commander les anciens numéros disponibles

<http://tu.collectifcarlrogers.eu>

CONTACTS

Sandra Pedevilla

06 72 78 94 46

pedevill@club-internet.fr

Frédéric Ducrocq

06 60 17 17 75

Liliane Beaufort

06 88 09 82 09

boliane@sfr.fr

Alain Guichard

06 29 69 37 34

alain.guichard78@sfr.fr

Luc Valay

06 58 90 15 51

lucvalay@gmail.com

Mika Pagnat

06 30 27 01 24

mikapagnat31@gmail.com

ABONNEMENTS

Florence de Peretti

06 59 82 89 61

floriedep@hotmail.com

FACTURES

Elisabeth Chasles

06 61 76 89 34

elisabeth.chasles@gmail.com

MISE EN PAGE

Cécilia Barbry

cebe898@yahoo.fr

ECRIVEZ NOUS !

Si vous avez envie de partager votre expérience, faire un compte-rendu d'un séminaire, de journées de rencontre : ces pages vous sont ouvertes. Envoyez nous vos articles, dites-nous aussi ce que vous aimeriez lire dans le T.U, ce journal est le vôtre.

AIDEZ-NOUS À NOUS FAIRE CONNAÎTRE

Communiquez-nous les coordonnées (adresse et mail) de vos connaissances potentiellement intéressées par le Trait d'Union, nous leur ferons parvenir un numéro échantillon par la poste.

PRIX DES ANNONCES

Vous pouvez annoncer un événement, une rencontre, une formation... Afin que le coût d'impression et de diffusion des annonces soit payé par les annonceurs et non pris en partie sur l'abonnement, il vous en coûtera 7,5€ par ¼ de page, soit 30€ la page entière.

MERCI DE NOUS INFORMER DE TOUT CHANGEMENT D'ADRESSE

BULLETIN D'ABONNEMENT / 3 NUMEROS PAR AN

Sur le site internet

Paiement Paypal ou CB

http://tu.collectifcarlrogers.eu/TU_abonnement.php

Par courrier

En envoyant un bulletin à Florence de Peretti,
26 rue de Cergy – 95000 Neuville/Oise

En joignant un chèque de 13 € à l'ordre de Trait d'Union,
en précisant l'année à laquelle correspond votre
abonnement.

Reçu ou facture

Si vous désirez un reçu ou une facture, merci d'en faire la
demande par mail à : elisabeth.chasles@gmail.com

NOM

PRENOM

ADRESSE

CODE POSTAL

VILLE

PAYS/PROVINCE

TEL

E-MAIL

Le « Trait d'Union du Collectif Carl Rogers » est édité par l'association « Trait d'Union Carl Rogers » qui a pour but « la promotion de l'Approche Centrée sur la Personne, initiée par Carl Rogers ». Elle est déclarée à la préfecture de la Côte d'Or, le 5 janvier 2009 sous le N° 20090004. Les numéros sont enregistrés à la Bibliothèque Nationale de France. ISSN 2100-2584